



HAL
open science

Mohács 1526. Mort de la nation hongroise et introspection victimaire

Catherine Horel

► **To cite this version:**

Catherine Horel. Mohács 1526. Mort de la nation hongroise et introspection victimaire. Batailles. Une histoire des grands mythes nationaux, 2020. halshs-03090251

HAL Id: halshs-03090251

<https://shs.hal.science/halshs-03090251>

Submitted on 4 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BIBLIOGRAPHIE

CHAMPIER, Symphorien, *La Vie de Bayard*, éd. Denis Crouzet, Paris, Imprimerie nationale, 1992.

GUICCIARDINI, Francesco, *Histoire d'Italie*, t. II, Paris, Robert Laffont, 1996.

LAVISSE, Ernest, *Histoire de France. Cours élémentaire*, Paris, Armand Colin, 1913.

LE FUR, Didier, *Marignan, 1515*, Paris, 2015.

LOT, Ferdinand, *Recherches sur les effectifs des armées françaises des guerres d'Italie aux guerres de Religion. 1494-1562*, Paris, PUF, 1962.

MICHELET, Jules, *Renaissance et Réforme. Histoire de France au XVI^e siècle*, Paris, Robert Laffont, 1982.

MICHON, Cédric, *François I^{er}. Un roi entre deux mondes*, Paris, Belin, 2018.

SABLON DU CORAIL, Amable, *1515, Marignan*, Paris, Tallandier, 2015.

Romans et récits

BELLAY, Martin et Guillaume du, *Mémoires*, t. I, Paris, V. L. Bourrilly et F. Vindry, 1908.

CHATEAUBRIAND, François-René de, *Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1951.

DUMAS, Alexandre, *Les Trois Mousquetaires*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1962.

DUMAS, Alexandre, *Vingt ans après*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1962.

GIRAUDOUX, Jean, *Églantine*, in *Œuvres romanesques complètes*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1990.

SCOTT, Walter, *Ivanhoé et autres romans*, Paris, Gallimard, 2007.

STENDHAL, *Promenades dans Rome*, Paris, Gallimard, 1973.

STENDHAL, *Rome, Naples et Florence*, Paris, Gallimard, 1973.

STENDHAL, *Œuvres romanesques complètes*, t. III, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 2014.

MOHÁCS

1526



MORT DE LA NATION HONGROISE ET INTROSPECTION VICTIMAIRE

Catherine Horel

La défaite subie par les armées du roi de Hongrie Louis II Jagellon à Mohács le 29 août 1526 a représenté d'emblée pour les contemporains une rupture importante, mais dont la signification a été dépassée par les analyses postérieures. Cette bataille marque une étape de l'avancée des Ottomans dans les Balkans, puis en direction de l'Europe centrale, l'invasion de la Hongrie ouvrant la porte des territoires impériaux et amenant les troupes de Soliman devant Vienne quelques années plus tard ; elle inaugure donc une série de sièges et de guerres qui ne s'achèvent, symboliquement, qu'avec la « seconde bataille de Mohács » en 1687. Or la mémoire collective hongroise ne retient que la défaite de 1526.

Cette « première » défaite est vue comme le début d'une séquence que prolonge celle de Világos le 13 août 1849 et culmine avec le traité de Trianon qui met, fin en 1920, à la continuité historique du royaume de Hongrie. Les défaites suivantes, de 1945 et 1956, ne sont que la suite logique d'une malédiction inaugurée par Mohács, devenue ainsi dans la conscience collective une « *Urkatastrophe* ». Car si la victoire du prince Eugène en 1687 libère le pays de l'occupation turque, elle ne restaure pas la souveraineté de la Hongrie, qui demeure une possession des Habsbourg. Il y aurait ainsi une distinction entre défaite de la nation, qui survit, et mort de l'État. Le poids du tragique et de la victimisation continue de peser sur le sentiment national, alimenté jusqu'à nos jours par des représentations picturales, littéraires, historiographiques, politiques.

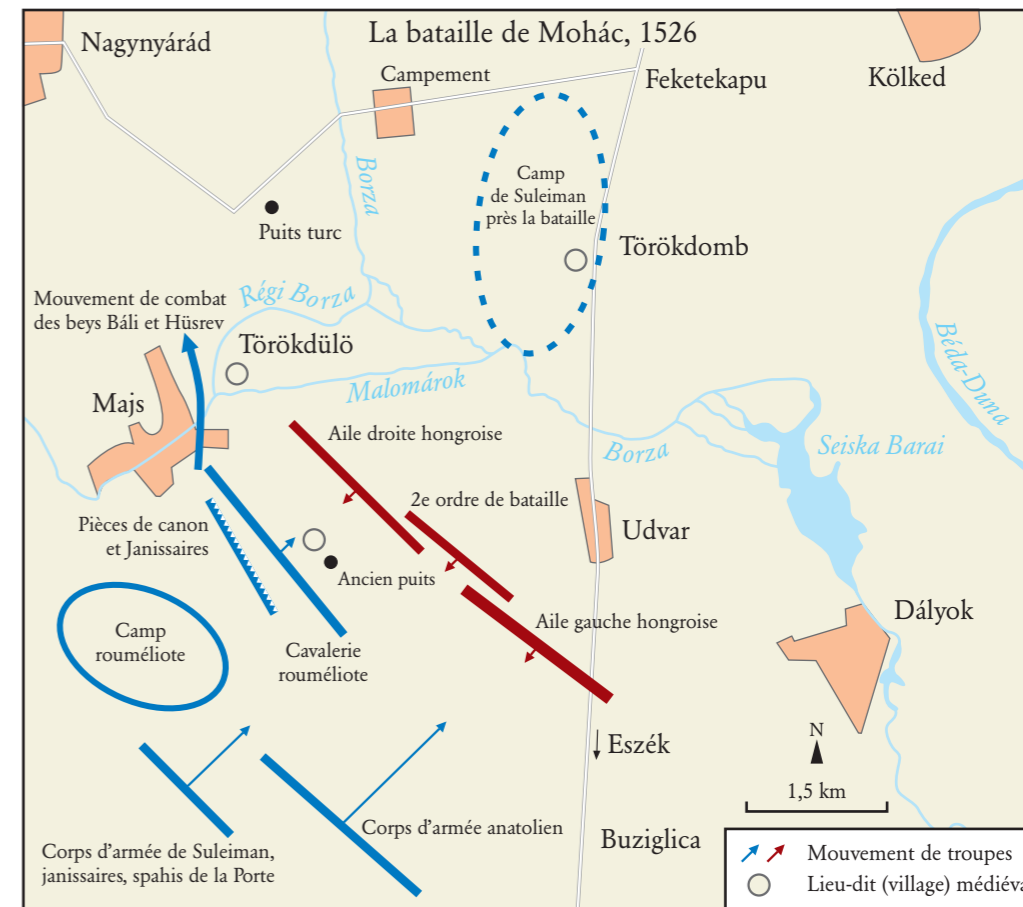
Le deuil est parachevé par la mort du jeune roi, peu glorieuse de surcroît, et le corps de Louis II retrouvé seulement quelques jours après la fin du combat, incarne le corps mort de la nation. En outre une grande partie de l'élite périt, laissant l'État décapité. Une lutte pour la succession s'ensuit immédiatement entre Ferdinand de Habsbourg, les nobles hongrois et le prince de Transylvanie... Conflits internes indéniablement

plus dommageables pour le pays que l'issue de la bataille en tant que telle. Or Mohács demeure la borne de la mémoire. Un récit se construit dès l'événement et se complète au cours des siècles, rythmé par des avatars qui viennent confirmer son caractère décisif et, avant tout, traumatique. Une chronologie de la réflexion et de la production de discours sur Mohács, et toute une imagerie, servent un but d'édification, de construction mémorielle, de justification politique. La défaite peut même prendre à certains moments une valeur salutaire, on réclame ainsi parfois la « nécessité d'un Mohács ». Cela revient à considérer la défaite non plus comme une catastrophe mais comme une forme d'expiation. Ces interprétations surgissent régulièrement et suscitent en retour un regain de narration sur le sens à donner à Mohács.

LA BATAILLE DE MOHÁCS ET SES CONSÉQUENCES IMMÉDIATES : QUELLE DÉFAITE ?

Les deux armées qui s'affrontent le 29 août 1526 sur le champ de bataille de Mohács sont disproportionnées : 25 000 hommes côté hongrois contre 50 000 pour Soliman, qui dispose en outre d'une supériorité technique. Toutefois ce déséquilibre ne peut seul expliquer la déroute. Les Ottomans sont portés par leurs succès récents, à chaque campagne estivale, ils sont parvenus à pénétrer plus avant dans les Balkans depuis la fin du XIV^e siècle. La prise de Belgrade en 1521 a laissé ouverte la voie au-delà du Danube en direction de la Hongrie. Les défenses établies dans le sud du pays depuis le règne de Sigismond (1387-1437) ne suffisent plus à empêcher l'invasion d'un territoire dépeuplé. L'État hongrois est instable et les finances sont exsangues, le maintien des défenses et des armées épuisant le trésor. À la mort en 1516 de Vladislas Jagellon, qui a uni sous son sceptre les royaumes de Bohême et de Hongrie, son fils mineur, Louis II (1506-1526) monte sur le trône dans un climat déliquescents. Le jeune roi est impuissant à enrayer le déclin qui résulte en partie des querelles entre partisans d'une dynastie « nationale » et soutiens aux Jagellon d'origine polonaise. Ces derniers ont été les artisans du double mariage du roi Louis et de sa sœur Anne avec les Habsbourg : en 1522, il épouse Marie, sœur de Ferdinand, qui de son côté devient l'époux d'Anne. Cette union, caractéristique de la stratégie matrimoniale habsbourgeoise, permettra à Ferdinand de revendiquer le trône de Hongrie après la mort de Louis sans héritier.

Après un épisode de répit au début du XVI^e siècle, qui voit la Porte se tourner vers l'Afrique du nord et le Proche-Orient, Soliman, qui succède en 1520 à son père Sélim I^{er}, reprend le chemin des Balkans en s'appuyant sur les possessions déjà acquises, dont les gouverneurs entament une tactique de harcèlement systématique en direction



Source : László Papp, *Nouvelles recherches sur le lieu de la bataille de Mohács*, *Annuaire du musée Janus Pannonius*, 7/1862, p. 212.

de la Hongrie notoirement affaiblie. Refusant de renouveler la trêve conclue avec Sélim, Louis II se résout à l'affrontement malgré des conditions défavorables, encore aggravées par l'absence quasi totale de soutien des autres puissances chrétiennes : les appels relayés par les envoyés hongrois au Saint Empire, à Rome ainsi qu'auprès d'autres cours, ne sont pas entendus. Les autres difficultés sont d'ordre économique et politique : les routes commerciales sont en plein bouleversement, les prêts auprès des banques font l'objet de décisions contradictoires, la Réforme gagne du terrain, notamment à la cour et en Transylvanie.

L'armée qui s'amasse sur le champ de bataille de Mohács n'était toutefois pas condamnée *a priori*, mais elle manque de renforts. Un des principaux arguments avancés par les tenants de la théorie du complot veut que l'on ait provoqué la défaite

dont bénéficieraient soit Ferdinand, assuré d'hériter du royaume en cas de disparition du roi, soit le prince de Transylvanie, Szapolyai. Or c'est bien plutôt la défaillance du commandement et la supériorité de l'artillerie turque qui font la différence. Les différents corps d'armée regroupés tardivement ne permettent pas aux troupes de Szapolyai de rejoindre le camp, le roi lui-même s'ébranlant avec un considérable délai. Malgré la présence sur le terrain du souverain, de la plupart des barons et des grands prélats, dont l'archevêque de Kalocsa qui assume le haut commandement, l'attaque est lancée à l'aveuglette, sans que l'on ait pris la peine de repérer les positions de l'artillerie turque.

La bataille dure en tout et pour tout deux heures, ce que Soliman ne manque pas de souligner en parlant de « victoire la plus courte de l'histoire ». Encerclée, l'armée hongroise s'effondre : plus de 10 000 fantassins sont tués, la quasi-totalité de la cavalerie, pourtant considérée comme la troupe d'élite, disparaît. La fine fleur de la noblesse hongroise périt : vingt-huit barons, le ban de Croatie-Slavonie, et sept dignitaires ecclésiastiques, dont Tomori, le primat d'Esztergom, et cinq évêques. Enfin, c'est le roi lui-même dont on retrouve le corps quelques jours après, noyé dans la rivière Csele : dans sa fuite, il se dirige avec ses proches vers le Danube, son cheval chute ; alourdis par leur armement, le roi et deux autres chefs militaires, István Aczél et András Trpka, se noient.

L'interprétation de la bataille ne fait de doute pour personne, la défaite est en outre vue comme une confirmation de la menace ottomane sur l'Europe chrétienne. Les souverains hongrois en étaient conscients depuis le milieu du XIV^e siècle. Mais le royaume, qui a pu résister jusqu'à Mathias Corvin au XV^e siècle grâce aux fortifications sur le Danube, n'est plus en mesure de parer l'attaque de Soliman. La bataille sert de révélateur à la crise qui couvait depuis l'arrivée sur le trône de Hongrie des Jagellon, vus comme des étrangers. C'est l'absence d'unité après la défaite qui scelle la fin de la Hongrie médiévale et non la défaite en soi. En l'espace de quelques semaines, l'État se désintègre : dès l'annonce de la défaite, la reine Marie s'enfuit avec sa suite à Presbourg (Pozsony, Bratislava) ; le 12 septembre, Soliman entre dans Buda sans défense, où, selon le chroniqueur György Szerémi, ne restent que « les pauvres, les boiteux, les aveugles et les idiots ».

La mort du roi rend nécessaire l'élection d'un nouveau souverain, et là réside le nœud de l'interprétation de Mohács, qui voit dès lors se dessiner un antagonisme qui détermine la conscience collective hongroise jusqu'en 1918 et dont des avatars resurgissent périodiquement ensuite. Une partie de la noblesse veut élire un roi magyar : ce sont les mêmes qui critiquaient l'origine étrangère des Jagellon et qui sont donc hostiles au Habsbourg. Une première élection se tient le 10 novembre à Székesfehérvár, lieu de couronnement des rois de Hongrie, où vient d'être inhumé Louis II : les délégués

présents votent pour János Szapolyai, couronné le lendemain. De leur côté, les partisans des Habsbourg réfugiés à Presbourg optent pour la continuité dynastique et élisent Ferdinand le 17 novembre. Considérant l'affaiblissement du pays et la disparition d'une partie de son élite, ils choisissent de leur point de vue le moindre mal en s'alliant au partenaire le plus puissant, d'autant que dans le même temps Charles Quint entérine le vote et promet de défendre le royaume. Pour les opposants, c'est une « colonisation » de territoires appartenant à la Hongrie et dont l'Autriche tire profit.

Les deux partis s'affrontent jusqu'à la mort de Szapolyai en 1540, laissant un fils que ses barons réussissent à imposer à la diète tout en s'emparant de la régence. Mais Ferdinand vient mettre le siège devant Buda en novembre 1540. S'il ne parvient à pousser son avantage, il est néanmoins parvenu à chasser les partisans de l'« anti-roi ». À l'été suivant, c'est effectivement Soliman qui prend la capitale du royaume, pour son propre compte cette fois. Il y installe un *paşalık*, parachevant ainsi la partition du royaume.

LES INTERPRÉTATIONS : DES VISIONS ESCHATOLOGIQUES

Les interprétations convergent en une analyse de Mohács comme « terme du déclin du royaume », la défaite étant vue comme l'aboutissement d'un processus inéluctable. Elles divergent en revanche sur les explications à donner à l'issue fatale. La fatalité en tant que telle est tout aussi peu discutée, d'autant que dans les premiers temps elle est accompagnée d'eschatologie : Dieu a puni par la main de l'infidèle les errements des Hongrois. Mohács n'est alors pas seulement un terme mais bien aussi le début du châtimeut, qui se traduit par la partition du royaume et sa double occupation par les Turcs et les Habsbourg. Catholiques et protestants livrent ainsi une interprétation commune mais dont les éléments sont opposés : Luther lui-même parle d'un juste châtimeut infligé aux « papistes », tandis que les catholiques y voient un jugement divin des fautes du roi et des barons, et donc la somme de péchés individuels.

Les interprétations sont d'emblée idéologisées selon qu'elles émanent des fidèles des Habsbourg ou des partisans de Szapolyai. Elles reflètent plus ou moins le clivage entre catholiques et protestants, puisque la principauté de Transylvanie devient un territoire acquis à la Réforme. La restauration de l'autorité royale par Ferdinand de Habsbourg est donc indissociable de celle de la foi catholique contre les Ottomans et contre l'hérésie protestante. Les révoltes qui se développent contre les Habsbourg vont faire apparaître l'opposition entre « croisés » (*kuruc*) protestants contre « collaborateurs » (*labanc*) catholiques liés à Vienne, or l'origine de cette division traduit le nouvel

équilibre des forces résultant de Mohács. Cette grille d'analyse devient une constante de l'histoire hongroise et marque son développement jusqu'au ^{xx}e siècle : ses personnages sont inmanquablement rangés selon ces deux courants qui incarnent – avec bien des nuances – la gauche *kuruc* contre la droite *labanc*.

Les principaux textes qui fondent l'exégèse de la défaite émanent de deux dignitaires liés, l'un à la royauté hongroise, l'autre aux Habsbourg, dont les analyses se recourent sur certains points. Le débat se focalise sur quatre éléments : le roi, la conduite de l'armée, le rôle de Szapolyai et le poids du contexte extérieur. István Brodarics, chambellan de Louis II et évêque de Szerém (Syrmie) est pratiquement le seul auteur présent à la bataille. Il en fait le récit pour le grand-père du roi défunt, Sigismond de Pologne ; il est alors au service de Szapolyai, puis des Habsbourg et poursuit sa carrière ecclésiastique. L'essentiel de l'argumentation de Brodarics repose sur une critique des décisions militaires et de l'influence de l'entourage du roi, et même de la reine. Contrairement à d'autres interprétations, Brodarics ne charge pas Szapolyai et ne le présente pas comme un traître. En revanche, Johann Cuspinianus, de son vrai nom Johannes Spiessheimer, qui est au service des Habsbourg, livre un récit à charge à la fois contre les barons hongrois et contre Szapolyai, qu'il accuse même implicitement d'avoir fait assassiner Louis II par ses gardes.

Les analyses suivantes vont osciller entre ces deux pôles, au gré des allégeances de leurs auteurs et de la nécessité de légitimer l'un ou l'autre des régimes qui vont se succéder en Hongrie jusqu'en 1989. La recherche des responsabilités de la défaite conduit les auteurs à accentuer tel ou tel aspect, à commencer par le dessein prêté à Szapolyai de s'allier aux Turcs et de s'emparer de la couronne hongroise. Le caractère inéluctable de la défaite d'une armée désorganisée, ne pouvant s'appuyer sur un réseau de forteresses, moins nombreuse et moins bien armée que celle de Soliman, et surtout mal commandée, ne suffit pas aux narrateurs, qui cherchent des facteurs aggravants. Ainsi, l'absence de soutien extérieur revient à accuser les Habsbourg d'être à l'origine d'un complot consistant à laisser l'armée hongroise face à une déroute inévitable. Comme personne ne pouvait prévoir la mort du roi, à moins de la provoquer, la supposée trahison de Szapolyai ne peut se fonder sur un ensemble d'éléments qui étaient imprévisibles. Ce serait bien plutôt le roi et son entourage, hostile au prince de Transylvanie, qui auraient fait en sorte qu'il ne puisse rejoindre le gros de l'armée. La plupart des auteurs hongrois dédouanent ainsi Szapolyai, et lui reconnaissent même une certaine habileté. Mais la fuite de la cour à Presbourg et les luttes intestines qui éclatent immédiatement entre les divers camps empêchent de faire face et interdisent toute négociation.

Ditatia pratecae laut eos
 in consequassum ex eris
 quatatusuassum ex eris quatatus, et
 omnis inum fuga. Orerferita doluptio
 mi, te veliqui accatur? Quis dolorestia
 Quis dolorestia Quis dolorestia Quis
 dolorestia Quis dolorestia Quis
 dolorestia Quis [env. 300 s.](#)



À partir du XVIII^e siècle, les préjugés religieux s'effacent, les auteurs se concentrant sur la personne du roi, la décadence de l'État hongrois, et le rôle des facteurs extérieurs : ce dernier point est crucial dans le contexte de la reconquête des territoires du royaume de Hongrie et de la restauration partielle de sa souveraineté. Il se trouve même des voix pour réhabiliter Louis II et faire peser la faute, d'une part, sur l'entourage, d'autre part, sur les barons. De même les théories du complot et la recherche de boucs émissaires ne sont plus à l'ordre du jour dans les analyses du XIX^e siècle. De nouvelles sources viennent confirmer la thèse du pourrissement du système de l'intérieur, dont le roi n'est pas le seul coupable. Dans le contexte du renouveau national des années 1820-1850, c'est l'image de la dynastie étrangère qui domine, que les nobles hongrois n'ont pas voulu accepter, faisant passer leurs intérêts avant la défense de l'État. Il n'y aurait donc pas eu de fatalité si le pays avait été mieux géré.

Au début du XX^e siècle, alors que le Compromis de 1867 avec l'Autriche – qui a restauré en partie l'autonomie du royaume – montre ses limites, l'interprétation de Tivadar Ortvay remet l'accent sur la défaillance des soutiens extérieurs, et notamment sur la priorité accordée par Charles Quint à sa lutte contre François I^{er}, ce dernier misant sur une victoire des Turcs tandis que Venise et le pape échouent à s'entendre. Ortvay ne dédouane pas pour autant Louis II ; en outre, il juge, à l'instar d'autres historiens, que l'arrivée de l'armée de Szapolyai n'aurait pu enrayer l'issue du combat. En somme, Ortvay est l'un des premiers à dresser un tableau complet et peu idéologisé. La complaisance dans le tragique et la victimisation exaspèrent certains et des voix se font entendre pour souligner le caractère salutaire d'une telle défaite, afin de sortir la Hongrie de son marasme ; ce fut surtout une réaction de quelques radicaux, dont Endre Ady se fit l'écho dans son poème de 1908 : *Nekiünk Mohács kell* (Il nous faut un Mohács).

Le 400^e anniversaire de la bataille en 1926 suscite de nouvelles études. Parmi ces dernières, il n'est pas surprenant de voir Mohács figurer l'archétype de la défaite dont le syndrome a resurgi en 1920 avec le traité de Trianon, qualifié de « nouveau Mohács » dans plusieurs œuvres littéraires après la victoire de la contre-révolution et l'instauration du régime de l'amiral Horthy, dont le poème de Cécile Tormay, *Másodszor Mohács* (Une seconde fois Mohács) en 1923. Mohács est associé à Trianon et l'on emploie pour les deux « deuils » de la nation la même rhétorique, dont le leitmotiv connu par tous est : « *nemzeti nagylétiünk nagy temetője* » (le grand cimetière de notre grandeur nationale). Le morcellement du pays est mis en parallèle avec la partition qui a suivi 1526. La principale publication de l'année commémorative, le *Mohácsi emlékkönyv* (Livre commémoratif de Mohács), comprend des articles écrits par des historiens, où l'on insiste par ailleurs sur la faiblesse de l'armée et de ses commandants. La plupart des auteurs n'accablent pas Szapolyai, suivant en cela l'opinion des historiens du siècle précédent.



L'interprétation change fondamentalement après 1945. La défaite est expliquée sous l'angle marxiste par des facteurs internes dont la jacquerie de 1514 constitue la base. Or il s'agit davantage d'une révolte de soldats mal payés qui exploitent une population ruinée par les impôts levés pour mener la croisade contre les Turcs. La guerre des paysans contre le servage est vue non seulement comme une étape menant à l'avènement du socialisme, mais aussi comme une « réaction féodale » de l'État. Pour le médiéviste et communiste Erik Molnár, 1514 est le prélude à 1526, le « joug turc » conduit à la « captivité allemande ». Selon lui, si les paysans avaient été libres, ils se seraient enrôlés en masse pour la défense du pays. C'est le mépris de classe et la dépravation des féodaux qui ont causé la défaite. La jacquerie de 1514 demeure jusque dans les années 1970 un outil dialectique ; d'autres auteurs, suivant l'interprétation de la « colonisation » du pays par les Habsbourg, exaltent la figure de Szapolyai porteuse de l'espoir d'un retour à une royauté magyare, mais dont les efforts ont été ruinés par les « collabos » à la solde de Ferdinand.

Ditatia pratecae laut eos
in consequassum ex eris
quatatusuassum ex eris quatatus,
et omnis inum fuga. Orefrerita
doluptio mi, te veliqui accatur?
Quis dolorestia Quis dolorestia Quis
dolorestia Quis dolorestia Quis
dolorestia Quis dolorestia Quis
dolorestia [env. 340 s.](#)

Un débat a lieu dans les années 1970, lorsqu'une nouvelle génération d'historiens s'empare du sujet. Ils n'hésitent pas à confirmer les analyses de l'entre-deux-guerres, loin de la vulgate marxiste. Ferenc Szakály, qui devient l'un des plus éminents historiens de Mohács, revient sur les faiblesses du royaume qui, devenues insurmontables, sont à l'origine de la catastrophe. Mais le débat n'est pas clos et l'historien de la littérature Tibor Klaniczay y apporte sa contribution en affirmant qu'en 1520 il aurait été encore possible, sinon de parer le danger, au moins de le retarder. Selon lui la défaite sur le champ de bataille et la mort du roi ne menaient pas nécessairement à l'anéantissement du pays : on aurait pu se replier dans Buda et la défendre. En dernière analyse, c'est un enchaînement d'erreurs qui ont provoqué l'issue tragique. Les ouvrages plus récents discutent ces éléments et sont exempts de dérives dogmatiques.

LA MORT DE LA NATION

Dans un premier temps, la mémoire de Mohács relève donc de la justification politique ; elle s'inscrit ensuite dans la rhétorique de la défense de la chrétienté, la Hongrie étant érigée, à l'instar d'autres régions, en *antemurale christianitatis*. Il s'agit ainsi d'une mise en récit uniquement littéraire, relayée par les nouveaux épisodes de la lutte contre l'Empire ottoman qui occupe les décennies suivantes du XVI^e, puis la quasi-totalité du XVII^e siècle, avant la reconquête des années 1680. La « deuxième » bataille de Mohács fait l'objet d'une narration symbolique puisque l'on y voit une revanche de 1526, toutefois peu perçue comme telle du côté hongrois car elle ne permet pas un retour à la souveraineté.

Après l'établissement d'une mémoire littéraire, faite de témoignages et d'analyses idéologisées, l'iconographie prend le relais. La récurrence du thème de Mohács dans les arts plastiques s'affirme dans les années 1850. L'association implicite entre la défaite de Világos d'août 1849, qui met fin à l'épisode de la révolution de 1848 et à la guerre d'indépendance dont l'Autriche vient à bout avec l'aide de la Russie, et Mohács rend désormais la représentation liée aux Habsbourg et à la reconquête catholique inopportune, mais les contraintes politiques ne permettent pas d'afficher ouvertement un sentiment hostile à l'Empire. Les peintres se concentrent alors sur la mort du roi. Un des premiers tableaux à mettre l'accent sur cet aspect est celui de Soma Orlai Petrich (1822-1880) intitulé *La Découverte du corps de Louis II* et dont la composition s'apparente à une descente de croix. Le peintre réalise dans les années 1860 une œuvre délivrant un message identique de deuil de la nation : *Madame Perényi rassemble les corps des victimes (Perényiné a mohácsi csata után összeszedi a halottakat)*. La toile représente l'épouse de Péter Perényi, chargé de la garde de la couronne, entourée d'un prêtre et de personnes

occupées à ramasser les cadavres. Elle incarne la Hongrie vaincue et souffrante, qui en appelle dans le contexte de 1860 à l'Europe, dont une partie de l'opinion a sympathisé avec le Printemps des peuples et la lutte des Hongrois pour l'indépendance.

Dans les années 1850, les peintres, impuissants à représenter le récent conflit, s'emparent du thème de Mohács dont la signification est transparente. La peinture d'histoire permet en outre de construire le récit national par l'image. Le tableau qui va passer à la postérité par le nombre de ses reproductions et son utilisation dans l'enseignement est celui que Bertalan Székely réalise en 1859. Il montre la douleur sobre des hommes à qui le roi défunt semble donner la main pour poursuivre l'œuvre de défense du pays.

La première commémoration d'envergure a lieu pour le 400^e anniversaire, en 1926. La propagande du régime Horthy s'efforce de ressouder le pays autour de valeurs partagées par tous. Devant un parterre de diplomates, dont le ministre plénipotentiaire de Turquie, Horthy prononce un discours significatif à plusieurs titres. Cet épisode sert la politique intérieure en valorisant le martyrologe national, dont un des éléments est l'occupation turque. Le thème de la Hongrie rempart de l'Occident contre la barbarie est réactivé en direction du communisme. En second lieu, le discours de Mohács se veut une ouverture en direction de la Yougoslavie, dont on espère une attitude plus souple. Les festivités de la commémoration ont commencé dès le 20 août, jour de la Saint Étienne devenue la date majeure du calendrier et symbole du retour au christianisme. Le jour dit, une messe précède les discours. Un bateau emmène les personnalités jusqu'au Csele : là se déroule la seconde partie de la cérémonie avec entre autres l'allocution de l'historien Imre Lukinich, qui a dirigé l'album commémoratif.

La teneur des discours ne consiste pas à « fêter » Mohács mais à célébrer la mémoire des Hongrois qui ont donné leur vie dans l'honneur. En 1526, la Hongrie était seule et sans alliés, l'armée a certes été fautive mais bien constituée par le cœur de la nation et s'est engagée avec courage dans une bataille sans espoir. La Hongrie d'alors a défendu la civilisation européenne face à la barbarie orientale. Malgré la défaite, un grand esprit de résistance est resté vivant dans le pays, ce qui a permis aux capitaines suivants de continuer à défendre la patrie. Le parallèle est fait avec la situation présente au lendemain de Trianon ; cela signifie la nécessité de lutter dorénavant pour « *regeneráció és a rekonstrukció* », après l'anarchie des deux révolutions de 1918-1919. La nation doit comprendre les leçons de Mohács et il faut considérer les victimes de cette bataille comme des héros au même titre que celles de la récente guerre.

Le site, tel qu'il se présente de nos jours, résulte de campagnes de fouilles organisées depuis la fin des années 1950-1960 et avant la construction du lieu de mémoire

en vue de la commémoration de 1976. La conception du site est due à un collectif d'architectes, d'artistes et d'intellectuels, dont le principal membre est György Vadász. Elle n'a été modifiée qu'en 2012 dans la perspective de la commémoration de 2016 : une nouvelle orientation, dont la réalisation a été confiée au même Vadász, caractéristique du discours mémoriel imposé par le gouvernement de Viktor Orbán, a été donnée par l'ajout en 2012 d'une énorme couronne rappelant la sainte Couronne de Hongrie, dont le pouvoir a fait le symbole privilégié de son discours sur l'histoire. Cette redéfinition est accompagnée de reconstitutions populaires et de visuels, dont un film – présent sur les plateformes numériques – constitué d'images virtuelles qui se veut pédagogique mais que l'on présente aussi comme un divertissement. L'intérieur de la vaste coupole renferme un musée de la bataille dont la modernité tranche avec le caractère vieillot de l'ensemble du site. On parle d'ailleurs dans la communication officielle de «résurrection d'un lieu oublié».

Effectivement, Mohács n'est plus la référence majeure. La bataille du XVI^e siècle ne peut revenir dans le débat public actuel qu'en lien avec l'obsession qui anime le gouvernement envers le phénomène migratoire, dont le sud du pays a été brièvement le théâtre. Le discours s'est paré de teintes islamophobes pour créer une «grande peur» de l'invasion semblable à celle des armées ottomanes. Au-delà de Mohács, l'angoisse de la disparition et la victimisation sont des sentiments répandus. La composante du malheur ou du tragique est essentielle dans l'inconscient collectif de la région, nourri de ces images de défaites qui déterminent une chronologie dramatique du Moyen Âge à 1945, mais ne donnent que rarement lieu à une analyse distanciée des responsabilités locales. Accuser un puissant voisin permet de se dédouaner commodément de ses propres insuffisances : la critique n'a pas été possible durant la période de construction identitaire au XIX^e siècle, et encore moins durant l'ère communiste puisque le national-communisme imposait l'image du paysan magyar face à la dynastie étrangère, d'une part, et que les nécessités idéologiques, d'autre part, empêchaient la recherche de la vérité historique.

Le péril est globalement ressenti comme oriental, non parce qu'il vient souvent de l'Est, mais parce qu'il est vu comme un recul de civilisation. L'Europe centrale garde le souvenir historique d'un ou de plusieurs envahisseurs et, dans cette catégorisation, ce sont les Turcs qui font longtemps office de référence majeure. Chaque nation construit alors sa mémoire collective sur les grandes dates qui l'ont fait basculer dans l'arriération : 1526 pour les Hongrois, qui voient dans la défaite de Mohács le signal du déclin. Le martyrologe produit la victimisation et dédouane la communauté nationale de toute responsabilité : le responsable du malheur est toujours l'autre, l'envahisseur qui devient l'opresseur de la nation – Mongols, Turcs, Autrichiens, Russes, Allemands, Soviétiques, grandes puissances occidentales, la liste est longue.

BIBLIOGRAPHIE

HARAI, Dénes, «Mohács 1526. Les coulisses d'une défaite décisive dans les ouvrages historiques de trois hommes d'État hongrois des XVI^e et XVII^e siècles», in LE GALL, Jean-Marie (dir.), *La Défaite à la Renaissance*, Genève, Droz, 2016.

HOREL, Catherine, *L'Amiral Horthy. Régent de Hongrie*, Paris, Perrin, 2014.

HOREL, Catherine, *Histoire de Budapest*, Paris, Fayard, 1999.

ILLIK, Péter, *A Mohács-kód. A csatavesztés a magyar köztudatban* [Le code de Mohács. La défaite dans la conscience collective hongroise], Budapest, Unicus Műhely, 2015.

LUKINICH, Imre (dir.), *Mohácsi emlékkönyv* [Livre commémoratif de Mohács], Budapest, Magyar történelmi társulat, 1926.

ROMSICS, Ignác, *A múlt arcai. Történelem, emlékezet, politika* [Les visages du passé. Histoire, mémoire, politique], Budapest, Osiris, 2015.

SZERÉMI, György, *Epistola De perditione regni Hungarorum*, Budapest, Helikon, 1961.